

Zeitschrift: Sinfonia : offizielles Organ des Eidgenössischen Orchesterverband =
organe officiel de la Société fédérale des orchestres

Band: 3 (1942)

Heft: 5-6

Artikel: Rossini : (1792-1868)

Autor: Piguet du Fay, A.

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-955962>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Rossini

(1792—1868)

Par A. Piguet du Fay.

L'auteur de *Guillaume Tell* dont l'ouverture est si souvent jouée à nos fêtes nationales est né à Pesaro, petite ville de la Romagne, le 29 février 1792. Son père était inspecteur des boucheries et trompette municipal. Il n'est donc pas étonnant d'apprendre que le jeune Gioachino fut d'abord mis en apprentissage chez un charcutier, puis chez un forgeron, quoiqu'il eut montré de bonne heure déjà des aptitudes extraordinaires pour la musique, si bien que ses parents se décidèrent enfin à lui faire apprendre le piano. A quatorze ans, il avait déjà écrit un opéra et, une année plus tard, il entra au lycée musical de Bologne. Ses études musicales terminées, il chercha, comme la plupart des musiciens italiens de cette époque, ses premiers succès au théâtre. Un opéra se bâclait alors en quelques semaines; s'il avait du succès, il était joué vingt à trente fois, et puis, on n'en parlait plus jamais. Rossini adopta la méthode en usage et emporta sa première victoire à Venise, en 1811, — il avait donc 19 ans — avec l'*Heureux stratagème*, complètement oublié aujourd'hui, mais dont le succès encouragea le jeune compositeur à continuer dans cette voie. Deux ans après, *Tancrède* et l'*Italienne à Alger*, dont les ouvertures sont encore au répertoire, contribuèrent à consolider et à étendre sa réputation.

C'est à cette époque que le directeur des théâtres de Naples engagea Rossini aux appointements considérables de quinze mille francs, avec l'obligation d'écrire deux opéras par an. Son opéra *Elisabeth* fut un véritable triomphe, tandis que le *Barbier de Séville*, le chef-d'oeuvre du Maître, représenté à Rome en 1816, Rossini avait alors 24 ans, et la tradition veut que cet opéra ait été composé en trois semaines, ne connut d'abord qu'un succès médiocre. Cette oeuvre géniale qui n'a jamais quitté le répertoire, est considérée comme le chef-d'oeuvre de l'opéra-bouffe italien. La même année, il donnait *Otello* à Naples.

Rossini se marie alors avec une chanteuse de l'Opéra de Naples. Elle avait sept ans de plus que lui, mais possédait par contre vingt mille francs de rente et une villa en Sicile . . . Fuyant la révolution napolitaine, il part pour Vienne, où l'attendaient les plus grands succès et se rend l'année suivante (1823) à Londres et ensuite à Paris, comme directeur du Théâtre Italien. Sa tournée en Angleterre ne lui avait pas rapporté moins de cent soixante quinze mille francs et, comme directeur du Théâtre Italien, il touchait des appointements que pouvaient lui envier ses collègues français. Il composa pour ce théâtre le *Siège*

de *Corinthe* et, en 1829, *Guillaume Tell*, qui affermit définitivement sa réputation de grand compositeur, mais lui coûta un gros effort, car il y avait travaillé six mois.

Chose inexplicable: après *Guillaume Tell*, à l'âge de trente-sept ans, Rossini renonce presque complètement à la composition, car à partir de cette époque, et à part le *Stabat mater* (1832) et d'autres oeuvres de musique religieuse de moindre importance, il n'écrivit plus que quelques morceaux de musique instrumentale qui n'ont rien ajouté à sa gloire; c'est ainsi que ce grand compositeur resta muet pendant les quarante dernières années d'une carrière qui s'annonçait d'une façon si brillante. En 1836, il retourna en Italie, s'y déplut, et revint en 1853 se fixer définitivement à Paris, où il mourut le 13 novembre 1868. Durant cette seconde partie de son existence, Rossini mena une existence de bourgeois riche, se consacrant surtout aux plaisirs d'une bonne table, car il était un gourmet et son talent de cuisinier égalait, paraît-il, celui de compositeur. Ayant perdu sa première femme en 1845, il épousa en secondes noces Mme. Olympe Pélissier.

L'influence de Rossini n'a pas été très considérable, car il n'a pas été un innovateur et s'est contenté pour la composition de ses oeuvres, des méthodes déjà éprouvées par ses prédécesseurs et ses contemporains, mais on remarque cependant dans ses partitions des détails prouvant qu'il connaissait tous les secrets de l'orchestration et il peut être nommé de pair avec les plus grands compositeurs de son époque.

Quand ses amis le taquinaient à propos de son silence, Rossini répondait: «Ce que l'on admire le plus dans ma musique, c'est mon silence.» Et il commentait ironiquement l'hommage unanime de ses contemporains: «C'est que je ne gêne plus personne!» Comme un intime se plaignait de cette paresse, Rossini va à son piano, et, tout en jouant les premières mesures du sextuor de *Don Juan* (Mozart), il répond: «Mon cher ami, composer de la musique après celle que je vous fais entendre, c'est porter de l'eau à la rivière.» Et en même temps Rossini devint tout à fait sérieux, et même un peu triste. Il disait de Mozart: «Il fut l'admiration de ma jeunesse, le désespoir de mon âge mûr; il est la consolation de ma vieillesse.» Lorsque Meyerbeer, son rival, mourut en 1864, un des ses neveux composa une marche funèbre pour les funérailles de son oncle et vint la montrer à Rossini qui lui dit: «Elle n'est pas mal, votre marche, mais il vaudrait mieux que ce soit votre oncle qui l'eût composée à votre intention.»

Rossini, compositeur génial, cuisinier hors pair, était aussi un excellent homme d'affaires et l'on raconte qu'il était même un peu avare: Voyageant avec le marquis de las Marismas, Rossini part de Paris avec vingt francs, dans son porte-monnaie, parcourt l'Espagne, revint ayant encore ses vingt francs, se vantant de cet exploit. Un de ses amis

racontait même en plaisantant, qu'il rapportait vingt et un francs, ayant gardé pour lui une pièce de vingt sous que le marquis l'avait chargé de donner à un pauvre.

Une cantatrice, présentée à Rossini, se jette dans ses bras, et pour battre le record de la flagornerie: «O Maître, module-t-elle, ô génie sublime, quel nom vous donner qui soit digne de vous?» Mais Rossini, tout en embrassant sa jolie thuriféraire, répond: «Appelez-moi donc votre petit lapin!» Rossini fut aussi comblé des faveurs du beau sexe, dont il avait coutume de dire: «La société des femmes gâte les moeurs et forme le goût.»

Le Maître disait un jour à son ami Chenevard: «Tenez, je viens d'écrire une berceuse; je vais vous la jouer!» A la fin du morceau, il se retourne vers son ami: «Comment! Vous ne dormez pas! Alors j'ai manqué mon affaire.»

Ses sarcasmes n'épargnèrent pas meilleurs amis. L'un d'eux, Tudolini, alla passer quelques mois à Bologne, sa ville natale, où il avait acheté un âne qui lui servait de monture. Un matin, Rossini, sortant d'un hôtel avec son éditeur, aperçoit Tudolini qui se promenait sur ses propres jambes. «Tiens, tiens! s'écrie-t-il, voilà qui est singulier: Tudolini est resté chez lui ce matin, et l'âne est sorti tout seul!»

Quand on le complimentait de son extraordinaire facilité à composer, il goguenardait: «Oui, les idées me viennent assez vite, je n'ai jamais été de ceux qui transpirent en composant.» A propos du public, Rossini disait: «Je connais un supplice presque aussi cruel que celui d'entendre siffler des choses que l'on croit bonnes et qui sont de vous, c'est celui d'entendre applaudir des choses que l'on trouve médiocres, et qui sont d'un autre.»

Il répétait aux jeunes musiciens, toujours pressés d'exhiber leurs talents! «Si vous aimez à travailler autant que j'aime à ne rien faire, vous irez loin.» Un jeune compositeur lui apporte deux symphonies avec chœurs. Rossini promet de les examiner, les oublie, et lorsque le compositeur vient lui demander son opinion, il répond: «Je suis très occupé: je n'en ai encore vu qu'une, et c'est l'autre que je préfère.»

On rapporte qu'un souverain étranger, épris de musique, et apprenti compositeur, avait prié le Maître de lui donner des leçons d'harmonie, Rossini consentit. Le royal élève lui soumettait ses essais, le priant d'être avec lui d'une franchise absolue. Après avoir examiné les compositions émaillées de fautes naïves, Rossini ne manquait jamais de répondre: «Sire, c'est royalement fait.»

Pour terminer, citons ce mot qu'il aurait dit à Wagner: «J'avais de la facilité, j'aurais pu arriver à quelque chose.» Il a peut-être un peu abusé de cette grande facilité, mais il savait bien qu'il portait en lui un merveilleux génie dont il a donné d'admirables preuves.